

Dianne Reillet  
Pour l'amour  
de Camille





## Chapitre 1

Il est trois heures de l'après-midi. Les rayons du soleil transpercent le verre de la vitre et viennent caresser sa joue. Camille se réveille. Ça va, elle a bien dormi. Elle boit un peu d'eau, part faire son « petit pipi » comme elle dit, puis se prépare toute rayonnante pour aller au parc. Je le lui avais promis ; elle faisait une sieste, et nous irions jouer au parc. Elle a bien dormi. A moi de tenir ma promesse, ma parole de maman. C'est important la parole d'une maman, c'est ce qui consolide cette confiance que les enfants accordent à leurs parents, de façon quasi inné. Nous allons donc au parc.

Il fait beau, alors Camille ne veut pas mettre son gilet. Je cède. Un peu facilement et sans avoir trop réfléchi, mais bon. Je prends tout de même le gilet que je glisse discrètement dans le sac à vadrouille. C'est un sac à dos en toile, que j'emmène dès que l'on sort avec Camille. Ainsi je garde sous la main boisson, petits gâteaux, mouchoirs, lingettes, boîte à bobo, qui

elle même contient un ou deux pansements et compresses, du spray antiseptique et de l'arnica en gel uni dose. Ah ! Ça y est vous me prenez pour une cinglée ! Mais pas du tout. J'aime juste être capable de faire face à toutes les éventualités. Autrement dit je suis « une maniaque du contrôle » comme l'héroïne du film *l'Abominable vérité*, une grande blonde resplendissante.

Nous nous en allons donc main dans la main, sac à main et sac à vadrouille sur mes épaules. Je regarde ma fille, ma petite Camille, et je fonds littéralement devant cette frimousse d'angelot, ses cheveux dorés qui ont conservés ses belles boucles de bébé, son large sourire qui laisse entrevoir ses dents du bonheur, ses yeux. Ses yeux verts en forme d'amande qui pétillent de vie, d'innocence, de joie et d'insouciance. Son regard laisse paraître une lueur d'inquiétude cependant. Ça lui arrive souvent dernièrement, quand on partage un moment de complicité mère-fille comme celui-ci, elle me regarde pleine d'amour avec un large sourire, qui s'estompe un instant, ses sourcils se froncent et renforcent cet air interrogateur qu'elle me jette. C'est là que j'aperçois la lueur d'inquiétude. Je m'empresse alors de la rassurer en essayant de savoir ce qui ne va pas (maniaque du contrôle !) mais elle me contredit d'un « mais ya tout qui va Maman ! », et j'acquiesce d'un hochement de tête, même si son sourire crispé avait trahi son petit mensonge.

Je n'ai pas besoin qu'elle me dise tout. En tout cas qu'elle formule tout ce qu'elle ressent au travers de mots. Je la comprends très bien, je lis en elle. C'est vraiment magique ce lien. Et c'est lui qui m'a fait déchiffrer son comportement. Elle appréhende. Pas facile pour une fillette de quatre ans de devoir partager sa Maman. Et ce sera pourtant le cas, dans à peine trois mois elle aura un petit frère. Je ne serais plus sa Maman à elle toute seule. Je lui explique que ça ne changera en rien l'Amour que je lui porte et qui s'accroît jour après jour depuis ses premiers instants de vie dans mon ventre. Elle est et sera toujours ma fille chérie. Elle reste septique quand on en parle, « c'est plus dure d'aimer plus d'enfants » engage-t-elle. Elle prend son père en exemple, qui répète souvent qu'il est là aussi, alors si j'ai du mal avec son père et elle, comment je ferais avec une troisième personne ? Avec un bébé qui plus est, ce petit être si fragile et tellement dépendant ! Tout cela me fait rire. Je lui avoue que son papa est un gros bébé mais que j'ai suffisamment d'amour en moi, pas besoin d'en reprendre à l'un pour en donner à l'autre.

Je n'aime pas les gens qui font des différences. Mon mari je l'aime. C'est mon âme-sœur, ma moitié et une dizaine d'enfants n'y changerais rien. Mes enfants sont ma chair et mon sang. Je leur ai donné la vie, et je consacre la mienne à ce que la leur soit belle.

Je suis folle de Camille, comme je serais folle de Diego. Je l'aime déjà, soit, mais je pense qu'il y a un

sentiment bien plus fort qui apparaît à la naissance de l'enfant. C'est plus concret. Je les aimerais tous les deux autant, quelque soit leur physique, leur talent ou leur personnalité. Un amour inconditionnel. Je sais que nombreux sont les parents qui le prétendent, ils sont nettement moins à l'appliquer. Pour moi, un parent ne doit pas juger son enfant, il ne doit pas essayer de le construire à son image ; je suis là pour apprendre à mes enfants comment réfléchir par eux même et non ce qu'ils doivent penser. Ils doivent se faire leurs propres opinions, nous leur enseignons des valeurs, telles que le bien et le mal, à eux de choisir en leur âme et conscience. Petits on ne peut que les orienter, grands nous devons les accepter avec leurs choix, leurs différences. Je sais que cela semble utopique, et que c'est facile à dire lorsque l'on n'y a pas été confronté, mais je pense que tout cela est juste et je m'efforce de respecter mes principes.

Assise sur le banc, l'air admiratif, je regarde ma petite Camille. Quelle est belle, avec ses jolies couettes et son regard perçant. Elle rit, elle tournoie sur le tourniquet, me lance des coucous de sa petite main auxquels je réponds par des bisous. Elle m'imitte, me fixe, dépose un doux baiser au creux de sa paume, puis souffle très fort dans ma direction. Je sors l'appareil photo de mon sac pour immortaliser ce moment. Je sais que ça fait de moi une matérialiste, car au fond cet instant est gravé à jamais dans mon cœur, avec ou sans cette photo, je m'en souviendrais

toujours. Comme la première fois où je l'ai vu, enroulée dans une serviette rose, si petite, si fragile, si belle, si parfaite à mes yeux ! Elle m'a donné un regard si tendre, ses yeux grands ouverts comme si elle me contemplait, j'avais l'impression qu'elle me souriait déjà. Cet instant je ne l'oublierais jamais, pas besoin de photos. Mais j'aime les photos car elles offrent une fenêtre ; ce que nous avons ressenti, nous le partageons avec les autres grâce aux photos.

Partie dans mes pensées, la main droite caressant mon ventre, j'imagine Diego. Je le vois comme un gros bébé bien potelé avec des jouent et des cuisses à croquer. Camille me ressemblant beaucoup, j'imagine Diego avec les traits de son père. Marc est si beau ! Ses cheveux châains souples et soyeux comme s'il posait pour une pub de shampoing, ses beaux yeux bleus, avaient eu raison de moi. Bien que depuis quelques temps il était chauve aux yeux bleus, ayant adopté le look crane rasé et barbe de 3 jours. Il le porte bien, c'était sexy et viril. Vous savez ce qu'on dit les filles craquent pour les Bad boys mais épousent les gentils garçons. Et là j'avais droit au sex-appeal du voyou et la tendresse du prince charmant. Je vous fais rêver n'est-ce pas ? Bref, Diego va naître très probablement sans cheveux, donc ils vont se ressembler comme deux gouttes d'eau !

« Mamannn !!! Aide-moi !! MAMANNNN, Mam'.... »

Camille ! Mon sang ne fit qu'un tour, je me lève brutalement, abandonnant les affaires sur le banc.

Mais où est-elle ? Il ne semblait pas y avoir autant d'enfants au parc il y a deux minutes ! Je l'appelle, je crie son nom, je chevauche à droite à gauche, je cherche un visuel, mince de quelle couleur était son tee-shirt ? Oui rose c'était le rose, « avez-vous ma fille ? Elle était avec moi, une petite blonde habillée en rose avec des couettes ? » Personne n'a rien vu, non mais c'est dingue ça une dizaine de parents et personne n'a rien vu ! Mais ce n'est pas ma fille qu'ils surveillaient, non ça c'était à moi de le faire...

« Madame ? Madame je l'ai vu la petite moi !

– Quoi ? où ? quand ? avec qui ? quoi ?

– Et bien elle jouait là avec sa maman et...

– Mais c'est moi sa maman ! Qu'est-ce... attendez, regardez c'est cette petite fille que vous avez vu ?

– Oui c'est bien elle, elle jouait avec une femme juste là, désignant l'entrée du parc du doigt. »

Que faisait ma fille avec une inconnue ? Elle sait qu'elle n'a pas le droit de parler aux inconnus.

Je cours, encore et encore. A bout de souffle, je m'arrête, j'appuis mon bras contre le mur d'une petite ruelle. J'ai des contractions, j'ai mal mais je me reprends ; il faut que je retrouve Camille, il faut que je retrouve... Juste le temps d'apercevoir les pieds de ma fille emmener par une ombre, elle perd une chaussure dans le chahut, je tends les bras...

J'écarquille les yeux, je respire mal, les sirènes m'abrutissent, les lumières m'aveuglent. Il me semble

être allongée sur un brancard et qu'on me porte. Des voix s'entremêlent autour de moi, on me demande comment je m'appelle, je réfléchis, comment je m'appelle, quel est mon nom ? Je balbutie FRENE, LYSA FRENE. Ma tête bascule sur la gauche, je vois la grosse Maria. Je n'ai rien contre elle, c'est son surnom dans le quartier, c'est une grosse femme portugaise qui fait les ménages chez les petits vieux du quartier. Au sommet du cliché, c'est LA portugaise comme on les imagine. Ça fait raciste mais pas du tout, mais à force de regarder des films où tout est stéréotypé, on a tous des a priori, les chinois sont petits, discrets et travailleurs, les américains sont vaniteux et arrogants et les portugaises sont grasses poilues hystériques mais infiniment généreuses et bienveillantes. C'est la grosse Maria. Elle s'agite, les bras dans tous les sens, elle parle fort. Elle habite la petite ruelle où l'on m'a trouvé. C'est elle qui a appelé les secours, elle était à sa fenêtre, elle a vu ma fille. Inconsciente selon elle, emmenée par un homme, puis elle m'a vu courir avant de m'écrouler sur le sol.

Un homme ? Mais m'a fille a suivi une femme ? Qui sont-ils ? Pourquoi ont-ils pris ma fille ? Je pleure, je crie, je hurle, rien ne semble apaiser mon angoisse, je réclame mon mari juste avant qu'ils ne me piquent au sédatif. J'aurais voulu continuer à leur hurler dessus tous ces gens, pour qu'ils cherchent ma fille, mais plus aucun son de sortait de ma bouche. J'étais dans un état de choc quasi hystérique, je n'avais

même pas ressentie les contractions. Le tranquilisant vit son effet presque immédiatement, c'est la première chose que j'ai réalisé : Diego. Il arrivait, je le sentais, mais il était bien trop tôt ! Seulement six mois de grossesse, Diego n'est pas prêt pour naître. Il faut que je me calme. Je souffle lentement, comme au cours de préparation à l'accouchement, je prends une grande inspiration, et de nouveau j'expire lentement... je finis par m'évanouir, ma respiration ne trompant pas mon corps sur mon inquiétude.

Quand j'ouvre mes yeux à nouveau, je suis à l'hôpital. Je ne sais pas vraiment combien de temps s'est écoulé, il me faut quelques secondes pour réaliser, où je me trouve, qu'est-ce qui c'est passé, comme lorsque l'on émerge d'un mauvais rêve. Je me sens fatiguée et courbatue. Marc est là, près de moi. Les yeux rouges et gonflés. Il attrape délicatement ma main avant de l'embrasser avec force. Il semble soulagé. J'ai envie de tout lui raconter, mais je crois qu'il sait déjà.

« Marc...

- Chut, dit-il un doigt sur mes lèvres pour me faire taire, tu vas bien, repose-toi, je suis là. »

Je relâche ma tête sur l'oreiller, et passe ma main sur mon ventre... mon ventre ! Je ne suis plus enceinte !